

— ÉTUDE CROISÉE DES REPRÉSENTATIONS DES CONCEPTEURS ET DES USAGERS DE DEUX ÉCO-QUARTIERS : ÉCHAFAUDAGE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

Matthieu Adam, Doctorant
Université François-Rabelais de Tours
CITERES, UMR CNRS 7324, équipe IPAPE
ADEME

Courriel :
adam.matthieu@gmail.com

RÉSUMÉ

L'objectif de notre recherche est de comprendre comment se construisent et s'influencent mutuellement les représentations d'une même opération d'urbanisme, en l'occurrence un éco-quartier, pour ses concepteurs, l'espace conçu, et pour ceux qui la reçoivent (usagers quotidiens de l'espace), l'espace attendu. L'hypothèse est l'existence d'un décalage fluctuant entre ces deux espaces et qu'il provient de représentations différentes de ce que doit être un « bon » espace. Nous cherchons alors à accéder à ces représentations. Nous procédons en deux étapes, tentant de percer d'abord les représentations des usagers quotidiens avant d'y confronter les concepteurs pour saisir les leurs. Nous présentons ici la construction théorique et méthodologique de cette recherche.

MOTS-CLÉS

Représentations individuelles et collectives, méthodologie, espace attendu, espace conçu, éco-quartier.

ABSTRACT

The goal of our research is to understand how designers and daily users picture the same urban project, namely an ecological neighborhood, and how this picturing is built and influences other's perception. We call respectively these representations conceived space and expected space. Our hypothesis is that a fluctuating gap exists between these two spaces and that it is due to representation differences of what should be a "good" space. We then try to access these representations. We proceed in two steps: we attempt to collect the perceptions of daily users before calling in the designers so as to collect their very own views. This contribution presents the theoretical and methodological construction of our research.

KEYWORDS

Collective and individual picturing, methodology, expected space, conceived space, ecological neighborhood.

—

La réalité est une fiction arbitraire. Ainsi pourrait se résumer le point de départ de cette recherche. Plus justement, ce point de départ est la considération selon laquelle les visions d'une même réalité objective sont plurielles et différentes et qu'il existe autant de fictions qu'il y a d'acteurs pour (se) les jouer (Bailly, 1996). Ces fictions, dynamiques et changeantes, sont toutes plus vraies les unes que les autres, et, loin de s'ignorer, coexistent, communiquent et s'influencent. Qu'elles soient individuelles ou collectives, voire sociales, ces fictions sont ce que la psychologie sociale nomme des représentations, soit « *le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique* » (Abric, 1987, p.64). Souvent étudiées pour établir ce qui rapproche des individus ou des groupes, elles peuvent être mobilisées, à l'inverse, pour saisir ce qui sépare la vision d'un même objet par les membres de groupes distincts. Prenons le cas qui nous occupe¹, celui d'une opération d'urbanisme : on peut la considérer comme le produit d'éléments qualifiables d'objectifs : un territoire, une temporalité, un budget, un cadre bâti, etc. Mais selon le point de vue développé ici, elle se compose aussi, et surtout, d'une quantité d'espaces fictionnels construits notamment par ceux qui la financent, la conçoivent ou la vivent : des représentations d'un même espace inscrites dans des rapports à celui-ci et des temporalités différentes et influencées par des parcours uniques, des valeurs, des références et des manières de percevoir singulières. Nous pensons que les décalages entre ces différents espaces sont une clef d'explication de phénomènes comme la déception à la réception ou l'inadéquation entre certaines caractéristiques d'un projet et les attentes vis-à-vis de celui-ci. Nous proposons donc de les analyser de manière croisée en focalisant notre attention sur les représentations de deux populations clefs : les concepteurs de l'opération et ses destinataires principaux, ses usagers quotidiens.

Notre objectif est de confronter deux visions de l'environnement urbain afin d'appréhender les raisons pour lesquelles les espaces conçus ne rencontrent pas, ou pas totalement, les attentes de leurs destinataires. Nous souhaitons ainsi saisir comment se construisent et s'influencent mutuellement ces représentations de que doit être une « bonne » opération d'urbanisme, représentations que nous nommons ici espace conçu et espace attendu. Nous appuyons cette analyse sur l'étude de deux terrains d'études chargés d'ambitions et d'attentes : les éco-quartiers de Bottière-Chénaie (Nantes) et de Confluence (Lyon). L'entrée par ces terrains est une manière d'aborder le décalage entre espace conçu et espace attendu dans une opération d'urbanisme (en tant que processus partagé) et ce que des opérations spécifiques, comme le sont

1 Pour cet article et plus généralement dans le cadre de notre recherche doctorale.

ces éco-quartiers, peuvent nous apprendre de celui-ci. Nous présentons ici d'abord comment nous abordons l'opération d'urbanisme comme un processus partagé. Nous nous penchons ensuite sur la méthode mise au point pour recueillir les représentations usagères. Enfin nous discutons des premiers constats issus du travail de terrain et des perspectives ouvertes par ceux-ci.

— L'OPÉRATION D'URBANISME : RENCONTRE D'UN ESPACE CONÇU ET D'UN ESPACE ATTENDU

Dans toute opération d'urbanisme l'espace conçu ne correspondrait pas aux attentes de ses destinataires pour un certain nombre de raisons que nous ambitionnons de mettre à jour². Selon Fischer, « *il existe un clivage important entre le concepteur et l'usager impliquant deux façons radicalement différentes de considérer l'espace. D'un côté l'espace est plutôt fonctionnel et de l'autre côté il est plutôt vécu c'est-à-dire investi par une expérience sensori-motrice, tactile, visuelle, affective et sociale [...]* » (1997, p.31). C'est notamment de ce clivage qu'émergent deux manières différentes de mobiliser des représentations, communes (sociales) ou non (individuelles ou liées à des groupes sociaux plus restreints ; celles, professionnelles et culturelles des architectes par exemple). Nous posons l'hypothèse que les concepteurs s'appuient sur leurs références, modèles et représentations pour définir un espace synthétisant leur idéal qualitatif et la manière dont ils perçoivent les contraintes et opportunités liées au projet, alors que les usagers jugent l'espace qu'ils perçoivent à l'aune des attentes qu'ils ont pu constituer par rapport à celui-ci. Il y a donc, outre le clivage décrit par Fischer, un décalage dans les images mentales de ce qu'est un « bon » espace ou un espace « de qualité » pour ces deux populations. Précisons que les attentes et projections évoquées ne sont évidemment pas monolithiques et figées, qu'elles évoluent au grès de l'évolution de l'opération et du parcours des individus qui la conçoivent et la reçoivent.

Nous suggérons que ce décalage varie selon les individus et que cette variation est engendrée par un certain nombre de facteurs (individuels, collectifs, spatiaux) influençant pour chacun la construction de « son » espace attendu ou conçu. Nous estimons pouvoir pour partie accéder à ces facteurs et comprendre lesquels sont de nature à agrandir ou, au contraire, réduire ce décalage. Nous complétons notre hypothèse de départ en y ajoutant qu'espace

2 Cette thématique a été peu abordée à l'échelle urbaine. On trouve des approches similaires à propos de l'esthétique de l'architecture. Nasar (1983) a montré que le grand public et les architectes n'associent pas les mêmes significations aux mêmes aspects, ont des préférences différentes et que ces derniers se trompent dans leurs projections du jugement du grand public.

conçu et espace attendu exercent chacun une influence mutuelle sur l'autre en plus d'être nourris par certaines représentations sociales identiques. Autrement dit, les projections par les concepteurs de l'espace attendu influencent l'espace conçu et les représentations de l'espace conçu (intentions associées) par les usagers influence l'espace attendu. Nous interrogeons ainsi l'évaluation réciproque de l'espace attendu et de l'espace conçu par les usagers et les concepteurs

Dans le cadre de cette interrogation, les représentations de l'opération d'urbanisme servent aux individus à organiser les informations qui leur sont disponibles dans un cas pour concevoir, dans l'autre pour recevoir et juger. Le terme représentations recouvre ici l'ensemble des représentations sociales et individuelles des individus que nous interrogerons. Elles permettent aux individus et aux groupes de « *savoir à quoi s'en tenir avec le monde qui [les] entoure* » pour « *s'y ajuster, s'y conduire, le maîtriser physiquement ou intellectuellement, identifier et résoudre les problèmes qu'ils posent* » (Jodelet, 2003, p. 47). Ainsi, les représentations sont pour les individus un cadre de référence et un vecteur de l'action (Weber, 2003). Représentations sociales et individuelles sont souvent séparées et considérées comme deux catégories distinctes, notamment parce que Durkheim (1999), précurseur de la notion, fait cette distinction. Les travaux sur les représentations individuelles insistent sur le rôle majeur joué par la subjectivité de l'acteur dans le processus de représentation de la réalité quand nombre d'auteurs considèrent les représentations sociales comme l'expression de « *formes de savoir naïf destinées à organiser les conduites et orienter la communication* » (Moliner, 1996, p. 10). À la lumière des travaux qui ont, depuis plus d'un siècle, suivis ceux de Durkheim, nous pensons qu'il faut dépasser cette séparation théorique pour deux raisons. Premièrement, le rôle de ces deux types de représentations est le même pour l'individu qui les utilise dans des situations d'interaction avec son environnement et les autres membres de son groupe social. Deuxièmement, réaliser une telle séparation nécessite de considérer un individu hors de toute existence sociale alors que les représentations se construisent dynamiquement dans des processus de communication (Moliner, 1996) qui excluent de facto toute indépendance entre les représentations d'un individu et celles des groupes sociaux dans lesquels il évolue. Ainsi, selon Jodelet, l'individu est un « *sujet authentiquement social ; un sujet qui intériorise, s'approprie les représentations tout en intervenant dans leur construction* » (2008, p. 28). Aussi faisons-nous le choix, au moins dans le temps de la récolte du matériau et de la première analyse, de ne pas traiter séparément ces deux notions.

Notre intérêt pour les représentations provient essentiellement du fait que, loin d'être strictement logiques et de refléter fidèlement l'expérience du réel, elles révèlent l'idéal, le souhaité, le fantasmé, autant d'éléments constitutifs

des attentes que les individus construisent vis-à-vis de leurs espaces de vie ou des espaces qu'ils sont chargés de définir et concevoir. Ainsi, « *dans la mesure où elles créent de l'idéal, elles s'éloignent du logique. Et une fois formées, elles acquièrent une certaine autonomie, se combinent et se transforment selon des règles qui leur seraient propres. Au-delà s'y mêle un germe de « délire » qui les éloigne de la voie suivie par la raison* » (Moscovici, 2003, p. 83). Dès lors, pour appréhender correctement les deux espaces que nous définissons nous devons accéder aux représentations qui les structurent (Frémont, 1999) et amener des clefs de compréhension sur les facteurs qui influencent la manière dont les individus les ont construites. Le décalage étudié est donc celui qui existe entre, d'une part, le résultat de l'imbrication de ces références, modèles et représentations et, d'autre part, ce qui a été mobilisé par les concepteurs pour définir/concevoir cet espace. Dans cette démarche l'opération d'urbanisme, autrement dit l'espace réel, est positionnée comme un dispositif (Hamman & Blanc, 2009, p. 117) de médiation permettant de constater d'une part un décalage entre espace idéal projeté par les concepteurs (espace conçu) et espace finalement réalisé (réel), d'autre part un décalage entre espace idéal projeté par les usagers (attendu) et espace reçu (réel).

— ACCÉDER AUX REPRÉSENTATIONS USAGÈRES : L'AMBIANCE COMME LEVIER

Notre principale clef d'accès à l'espace attendu est le recueil de la perception et de l'évaluation de l'espace reçu, autrement dit la satisfaction résidentielle telle que définie par exemple par Amerigo et Aragonès (1997). L'hypothèse sous-jacente est que cette évaluation est effectuée par l'utilisateur par comparaison de l'espace perçu et du modèle d'espace attendu. Si les usagers nous confient leur perception, leur évaluation de l'espace reçu et des éléments de justification de cette évaluation, nous pouvons accéder aux références, modèles et représentations intériorisés qu'ils mobilisent, autrement dit à l'espace attendu. La perception se définit comme l'« *activité à la fois sensorielle et cognitive par laquelle l'individu constitue sa représentation intérieure (son image mentale) du monde de son expérience* » (Di Méo, 2003, p. 701), aussi postulons nous que se pencher sur celle-ci nous permet d'atteindre ce qui nous intéresse.

Notre approche est tournée vers l'expérience sensible, sensorielle et signifiante, de l'environnement urbain, qui met en avant l'activité du sujet percevant dans son rapport au monde et dans notre capacité à comprendre celui-ci à travers la force descriptive et démonstrative de l'expérience in situ. Nous mobilisons alors la notion d'ambiance comme « *une situation d'interaction sensi-*

ble entre la réalité matérielle architecturale et urbaine et sa représentation sociale, technique et/ou esthétique » (Amphoux, 1993, p. 380). Celle-ci convoque différents registres dont celui des représentations, part signifiante du rapport sensible à l'environnement. Notre étude se distingue de nombreux travaux sur l'ambiance, dans le sens où c'est souvent la part sensorielle de la relation à l'environnement que l'on cherche à saisir à travers elle. Contrairement aux nombreuses études portant sur l'intersensorialité de l'ambiance (Couic, 2000) ou sur une modalité perceptive spécifique (comme la vue, chez Mosser, 2008 ; l'odorat, chez Grésillon, 2010 par exemple), nous ne nous intéressons guère à la source du stimulus ou à la dominance de tel ou tel sens sur les autres (la domination de la vue sur les autres modalités perceptives dans l'appréhension de l'espace étant établie (Augoyard, 1991)) mais à ce qu'elle provoque chez le sujet percevant, ou, plus précisément, aux constructions mentales qu'elle l'amène à évoquer plus ou moins explicitement. En d'autres termes, nous rejoignons la position de Howes (2005) selon qui les sens ne sont pas les fruits du seul corps mais sont aussi culturels, sociaux, politiques. Notre objectif est d'accéder aux différentes représentations de l'espace, aussi utilisons-nous la propriété d'interaction de l'ambiance en amenant les personnes que nous interviewons à nous livrer, au contact de l'espace matériel, leur synthèse des éléments sensoriels et signifiants de celui-ci.

Nous mobilisons l'ambiance comme outil à même de révéler certains aspects du rapport que les citoyens entretiennent avec leur cadre de vie. C'est à la fois l'unicité de l'ambiance et les variations qu'elle induit, d'un lieu à un autre ou d'un instant à un autre, et son caractère englobant et synthétique qui nous la rend utile. Ce sont les transitions sensorielles, les changements significatifs qui déclenchent la perception et sollicitent alors, de la part de l'individu, l'analyse de celle-ci et donc la mobilisation de références, modèles et représentations pour caractériser d'une part la nature de la variation, d'autre part l'articulation des lieux et des significations associées.

Nous utilisons une méthode inspirée du parcours commenté, technique d'enquête in situ popularisée par l'émergence des recherches sur les ambiances architecturales et urbaines. Le principe consiste à demander à un individu de décrire ce qu'il ressent lorsqu'il marche dans un environnement donné, selon un itinéraire imposé ou non. La méthode s'appuie sur trois hypothèses. La première est la nécessité de saisir la perception dans son contexte puisqu'elle « se déploie moins dans un milieu qu'en fonction d'un milieu, elle doit donc être rapportée aux propriétés et caractéristiques du site étudié » (Thibaud, 2003, p. 117). La seconde est l'impossibilité de dissocier perception et mouvement car « toute perception implique un « bougé », aussi infime soit-il, qui rend possible l'acte même de percevoir. À cet égard, la phénoménologie n'a de cesse de montrer l'unité fondatrice du « sentir » et du « se mouvoir » » (ibid., p. 118). La troisième

est la possibilité d'appréhender ce qui est perçu grâce à ce qui en est décrit, ce qui peut être verbalisé, en considérant que « *nous n'apercevons pas tout ce qui se présente à nos sens mais seulement ce que nous pouvons mettre en forme* » (ibid., p. 119) : c'est ce qui distingue le « sentir » du « percevoir ».

Nous travaillons parallèlement sur Bottière-Chénaie à Nantes et Confluence phase 1 à Lyon, deux éco-quartiers reconnus nationalement comme exemplaires (récipiendaires de prix EcoQuartier du Ministère de l'environnement en 2009). La spécificité, réelle ou supposée, des éco-quartiers n'est pas première au sein de notre travail dans la mesure où elle n'est pas au cœur de la problématique. L'éco-quartier est étudié comme le lieu où les ambitions des concepteurs se matérialisent et rencontrent la réception qualitative des usagers, autrement dit comme un dispositif de médiation entre une ambition et une réception. Un dispositif cristallisant l'idéologie dominante actuelle dans la production urbaine (ou plutôt la manière dont elle est « traduite » localement au sens de la traduction définie par Callon (1986)) – le développement durable – et les enjeux qui l'accompagnent. Objets chargés d'ambitions de différentes natures (techniques, politiques, économiques, urbanistiques) et d'idéologie mais aussi chargés d'attentes de la part des usagers, les éco-quartiers sont les terrains idéaux pour comprendre comment s'articulent conception et réception de la ville actuelle. La phase d'enquête auprès des usagers quotidiens de nos deux sites ainsi que les premiers entretiens avec les concepteurs amènent quelques premiers constats qui permettent d'évaluer les intérêts de la méthode mise en œuvre.

— L'ÉPREUVE DU TERRAIN : PREMIERS CONSTATS ET LOGIQUE DE CONFRONTATION

Le lieu de rendez-vous et point de départ du parcours est le domicile ou le lieu de travail de l'enquêté. Nous réalisons le parcours avec l'enquêté en tant qu'auditeur, n'intervenant pour relancer la personne qu'en cas de besoin. Les propos sont captés par un enregistreur alors que le cheminement est mémorisé par un GPS afin de géolocaliser le propos lors de l'analyse ultérieure (figure 1). Le trajet est laissé libre, l'enquêté est simplement invité à faire visiter le quartier dans lequel il habite ou travaille. Est mentionnée la possibilité de s'arrêter, de faire demi-tour, d'échanger avec d'éventuels passants, etc. La personne est invitée à décrire ce qu'elle perçoit pendant le parcours, à décrire les espaces traversés en précisant ce qu'ils lui inspirent, comment elle les juge, si elle les apprécie ou pas. Le parcours se prolonge avec un entretien statique dont la première partie consiste à demander aux individus de narrer, en le

commentant et en donnant des éléments de jugement et de justification de ce jugement, leur parcours résidentiel. L'objectif est d'obtenir des pistes de compréhension sur la construction des images mentales de ce qu'est un « bon » espace et d'éclairer les pôles extrêmes de ce qui est vu comme un espace de qualité ou au contraire un espace détestable, à fuir. Enfin, l'entretien s'ouvre sur une discussion autour du vécu, du quartier et du jugement général et détaillé de celui-ci.

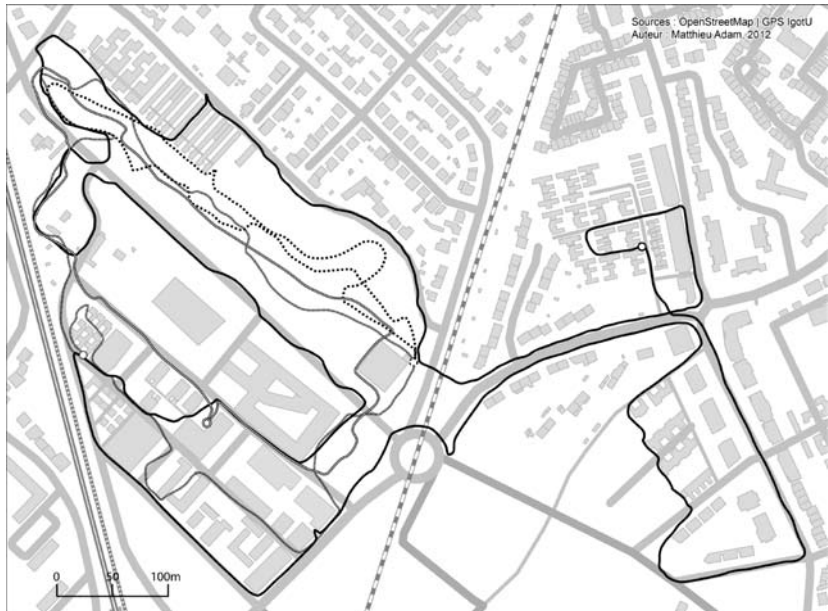


Figure 1 : Exemples de parcours à Bottière-Chénaie. (source : Cartographie : M. Adam, 2012. Fond de carte : OpenStreetMap)

La méthode des parcours commentés, telle que nous la pratiquons, répond à trois objectifs : elle permet de saisir les dimensions de l'espace vécu, provoque un certain nombre de réactivations sensorielles accidentelles et place les interviewés en situation de réflexion sur leur expérience et leur environnement quotidien.

L'échelle spatiale de l'objet de recherche est celle du quartier. Cependant, cette échelle, qui est première dans ce projet, ne peut exclure la question de l'insertion du quartier dans l'espace environnant ni le lien avec les espaces privés infra-quartier, étant donné la nécessaire imbrication fonctionnelle, sociale et sensible des différentes échelles considérées. Nous ne pouvons faire

l'économie d'allers-retours permanents entre ces différentes échelles et c'est d'ailleurs un des objectifs de la méthode mise en œuvre que de comprendre l'emboîtement, pour les individus qui y vivent, de ces différentes échelles. La circulation à travers différents espaces amène les individus que nous interrogeons à nous livrer la manière dont se structurent pour eux ces différentes échelles ou « coquilles » (Moles & Rohmer, 1972). La liberté donnée à l'enquêté dans le choix du trajet du parcours et de sa durée permet de saisir quels sont les lieux marquants du quartier, ceux que les personnes souhaitent montrer, pour les mettre en avant, ou, au contraire, pour pointer leur déception. Les trajets, les espaces parcourus révèlent notamment l'appropriation de l'espace, la représentation de ses limites du quartier, etc.

Nous n'étudions pas les stimuli sensoriels, en revanche nous sommes attentifs aux effets qu'ils produisent sur nos interviewés et comment ils interagissent avec leur perception, comment ils les affectent et comment ils font rejaillir leurs représentations. La visite du quartier provoque des réactivations sensibles accidentelles. L'apparition d'un élément dans le champ visuel de l'enquêté, sa sensation de fraîcheur aux abords d'un bassin ou encore la modification de l'univers sonore à proximité d'une école ont un pouvoir d'évocation et déclenchent la mobilisation de références diverses. L'intérêt est de pousser les enquêtés à faire appel à leur mémoire perceptive et à avoir recours à des associations pour décrire tout ou partie du quartier en le jugeant, en le positionnant par rapport à d'autres. Confronté à l'immédiateté d'une situation sensible, l'individu se livre au jeu des associations et mobilise alors les représentations, modèles et références qu'il s'est progressivement construit.

La situation de parcours commenté place l'individu dans un rapport « extraordinaire » à son environnement ordinaire et sollicite dès lors de sa part une posture réflexive sur son rapport au monde. Ainsi « *il n'est pas habituel de disserter sur un environnement familier. Le quotidien, dans ce qu'il présente de banal, ne mérite habituellement pas qu'on s'y arrête, et encore moins qu'on en parle* » (Levitte, 2010, p.262). Ce point constitue une véritable richesse puisqu'il nous permet de placer les personnes en position de réfléchir et de s'interroger sur leur expérience quotidienne de l'espace et de les amener à nous livrer une partie de leurs réflexions et donc de leur références et représentations intériorisées.

Après cette phase de collecte des représentations des usagers quotidiens de nos deux terrains d'étude, nous nous attachons à récolter celles des urbanistes, architectes ou paysagistes qui se sont investis dans la conception de ceux-ci. Cette étape prend la forme d'un entretien semi-directif portant d'abord sur le parcours et les références du concepteur (pendant du parcours résidentiel de l'habitant) avant de s'ouvrir sur une discussion générale sur l'opération. Ren-

contrer les usagers avant les concepteurs peut étonner dans la mesure où chronologiquement les seconds interviennent avant les premiers. Ce choix répond essentiellement à la nécessité de contourner deux contraintes. Premièrement, s'il est aisé de confronter directement les usagers à l'espace réalisé puisque, par définition, ils l'habitent (au sens large), réaliser la même entreprise avec les concepteurs de ces espaces, souvent peu disponibles et pour une bonne partie non présents sur les lieux (la majorité des acteurs ayant intervenu sur nos deux terrains n'étant localisée ni à Nantes ni à Lyon) est difficilement envisageable. Deuxièmement, nous souhaitons connaître suffisamment ces deux sites, notamment à travers le prisme de ceux qui les habitent afin de disposer des éléments de discussion nécessaires pour éviter de nous laisser happer par des discours trop reconstruits que pourraient tenir des concepteurs soucieux de mettre en avant leurs réalisations. Posséder quelques résultats préliminaires nous permet, dans une logique de confrontation de visions, de les mettre en discussion avec les concepteurs lorsque nous les rencontrons. Ainsi, face à l'impossibilité de confronter les concepteurs à l'espace réalisé nous faisons le choix de les confronter directement à ce que nous entrevoyons de l'espace attendu. Pratiquement, cette démarche prend la forme, lors des entretiens que nous réalisons, de l'injection, explicite ou non, dans la discussion de réflexions, visions et jugements collectés auprès des usagers. Ainsi, en évoquant par exemple les avis collectés sur la place de la nature en ville, l'aménagement du quartier, ou la mixité sociale, nous amenons les concepteurs à réagir et à se positionner par rapport aux représentations usagères et *in fine* à nous dévoiler les leurs sur un certains nombres de points clefs.

— CONCLUSION ?

L'épreuve du terrain, encore en cours, permet de valider le choix de la méthode de recueil des représentations des usagers quotidiens de l'espace que nous avons présentée brièvement ici. Ainsi, les trois objectifs méthodologiques présentés dans ces lignes semblent en grande partie atteints. Tout d'abord, la liberté laissée dans le choix du tracé permet de comprendre la représentation spatiale du quartier : apparaît un certain nombre de visites types qui témoignent des échelles et frontières des territoires parcourus. Ensuite, les réactions sensibles au cours des visites sont nombreuses, ce qui amène nos enquêtés à produire facilement un discours sur leur environnement quotidien sans que nous ayons à les solliciter. L'interaction entre enquêté, environnement et enquêteur produit donc une mise en discours de l'environnement quotidien foisonnante. Enfin, nombre de nos enquêtés nous confient leurs réflexions sur ce que l'exercice qui consiste à décrire l'univers de la banalité

quotidienne provoque chez eux en termes de réflexion sur le rapport qu'ils entretiennent avec celui-ci, et nous donnent donc à voir une part de celui-ci d'ordinaire difficilement accessible pour le chercheur.

Outre qu'ils permettront d'affiner nos hypothèses, ces premiers constats, d'ordre méthodologique, ouvrent la porte à l'exploitation d'un matériau riche et à la suite de la campagne de terrain qui s'inscrira dans la logique de confrontation énoncée précédemment. Ainsi, après avoir confronté dans un premier temps les usagers quotidiens de l'espace à celui-ci comme nous l'avons décrit dans ces pages, nous confrontons les concepteurs de ces mêmes espaces aux attentes des usagers afin de les pousser à réagir, à se positionner, à dépasser les discours reconstruits et à nous livrer leurs propres représentations de leurs réalisations. Une troisième confrontation pourra alors être effectuée en plaçant face à face les deux visions des espaces étudiés pour comprendre réellement quels éléments les influencent et comment ils s'influencent mutuellement. Finalement, la dernière confrontation, dont la modalité est encore à l'étude, sera celle, théorique, de nos deux corpus (représentations usagères et représentations des concepteurs) pour en extraire les éléments communs comme ceux qui diffèrent voire s'opposent.

Les explorations théoriques et méthodologiques dont nous dressons un rapide portrait ici ne doivent en aucun cas être comprises comme un cadre rigide et inamovible. Au contraire, leur destin est d'être élargies, affinées, modulées ou rendues plus subtiles dans une logique de constante remise en cause tendant à affirmer l'imbrication et l'unité théorique des étapes conceptuelles, méthodologiques et de terrain d'un projet de recherche. Une analyse fine des résultats issus de nos campagnes d'entretiens à Nantes et à Lyon nous amènera à qualifier plus justement la méthode que nous déployons en modulant nos premiers constats pour véritablement confirmer ce que notre dispositif méthodologique produit. Les considérations conceptuelles autour de notre recherche, décrites ici brièvement, pourront alors être questionnées à l'aune de constatations de terrains qui viendront, en les confortant ou au contraire en les contestant, par un mécanisme d'allers-retours, leur permettre de coller mieux à la réalité de nos observations. En admettant que cette réalité existe.

— BIBLIOGRAPHIE

Abric, J.-C. (1987). *Pratiques sociales et représentations*, Paris : PUF.

Amerigo, M. & Aragonès, J.-I. (1997). A theoretical and methodological approach to the study of residential satisfaction. *Journal of Environmental Psychology*, 17, 47-57.

Amphoux, P. (1993). Signatures, configurations et effets sonores. *Architecture et comportement*, 9 (3), 379-386.

Augoyard, J.-F. (1991). La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ? *Le Débat*, 65, 51-58.

Bailly, A. (1996). Les représentations en géographie. In A. Bailly, R. Ferras & D. Pumain (Ed.), *Encyclopédie de géographie* (pp.369-381). Paris : Economica.

Callon, M. (1986). Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. *L'Année sociologique*, 36, 169-208.

Couic, M.-C. (2000). *La dimension intersensorielle dans la pratique de l'espace urbain: une approche méthodologique pluridisciplinaire*. Thèse de doctorat, Université de Nantes, France.

Di Méo, G. (2003). Perception. In J. Lévy & M. Lussault M. (Ed.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (p. 701). Paris : Belin.

Durkheim, E. (1999 (1895)). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Champs Flammarion.

Frémont, A. (1999 (1974)). *La région, espace vécu*. Paris : Champs - Flammarion.

Grésillon, L. (2010). *Sentir Paris : bien-être et matérialité des lieux*. Paris : Quae.

Hamman, P. & Blanc, C. (2009). *Sociologie du développement durable urbain : projets et stratégies métropolitaines françaises*. Bruxelles : PIE Peter Lang.

Howes, D. (2005). Architecture of the senses. In M. Zardini (Ed.), *Sense of the City* (pp.322-330). Baden : Lars Müller Publishers.

Jodelet, D. (1989). Les représentations sociales : un domaine en expansion. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp.47-78). Paris : PUF.

Jodelet, D. (2008). Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales. *Connexions*, 89, 25-46.

Levitte, A. (2010). *La perception des objets quotidiens dans l'espace urbain*. Thèse de Doctorat, EHESS, Paris, France.

Moles, A. & Rohmer, E. (1972). *Psychologie de l'espace*. Paris : Casterman.

Moliner, P. (1996). *Images et représentations sociales. De la théorie des représentations à l'étude des images sociales*. Grenoble : PUG.

Moscovici, S. (2003). Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire. In D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales* (pp.79-103). Paris : PUF.

Mosser, S. (2008). *La fabrique des lumières urbaines*. Bernin : A la Croisée.

Nasar, J.L. (1983). Adult viewer's preferences in residential scenes. *Environment and Behavior*, 15 (5), 589-614.

Thibaud, J.-P. (2003). La parole du public en marche. In G. Moser & K. Weiss (Ed), *Espaces de vie* (pp. 113-138). Paris : Armand Colin.

Weber, M. (2003 (1921)). *Economie et société, tome 1 : Les Catégories de la sociologie*. Paris : Pocket.